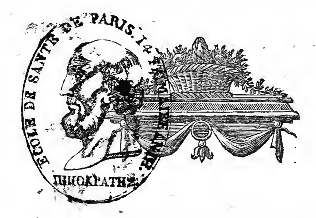
OBSERVATIONS

ADRESSÉES

A Mrs LES COMMISSAIRES

CHARGÉS par le Roi de l'Examen du MAGNÉTISME ANIMAL ; *sur la maniere dont ils y ont procédé, & sur leur rapport.*

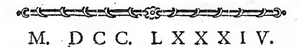
PAR UN MÉDECIN DE PROVINCE.



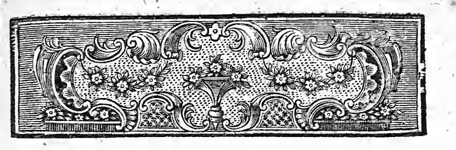
A LONDRES;

Et se trouve A PARIS,

CHEZ ROYEZ, Libraire, Quai des Augustins ; le premier à la descente du Pont-Neuf.



M. DCC. LXXXIV.



OBSERVATIONS

ADRESSÉES

A Mrs LES COMMISSAIRES

Chargés par le Roi de l'Examen du MAGNÉTISME ANIMAL; *sur la maniere dont ils y ont procédé, & sur leur rapport.*

MESSIEURS,

JE suis bien éloigné de vouloir combattre le sentiment que vous avez adopté sur le Magnétisme animal. Jusqu'ici je n'ai pas embrassé, sur cet objet, une maniere de penser en tout conforme à la vôtre; j'ai encore été plus éloigné d'en embrasser une qui y fût opposée. Mes anciennes idées, la nouveauté de celles que l'on présentoit, les préjugés peu favorables à M. Mesmer, que sçais-je? peut-être un peu d'intérêt d'état, m'en détournoient fortement; mais aucune raison, soit pour, soit contre, ne me paroissant décisive, je suis demeuré dans le doute, du moins sur plusieurs points essentiels: desirant

d'en ſortir, mais bien réſolu de ne me décider que lorſqu'une lumiere ſuffiſante m'y forceroit.

Dans cette diſpoſition, je n'ai pu apprendre qu'avec beaucoup de plaiſir que le Roi vous avoit nommés pour examiner ce phénomene. Votre haute capacité, votre profond ſçavoir, m'aſſuroient que perſonne n'étoit plus capable que vous de remplir ſes intentions, pleines de bonté & de ſageſſe.

Comme Sa Majeſté ne vous a pas chargés de cette importante commiſſion pour vous fournir l'occaſion & la facilité de vous inſtruire vous-mêmes de cet objet intéreſſant, mais pour faire parvenir par le moyen de votre travail, à tous ſes ſujets, les lumieres dont ils avoient beſoin dans la circonſtance préſente, je me ſuis flatté que vous ne prendriez pas ſeulement les éclairciſſemens qui pourroient vous ſuffire pour votre propre perſuaſion, mais encore ceux qui pourroient le plus contribuer à celle des perſonnes qui y ſeroient le moins diſpoſées, ſoit par leur préoccupation, ſoit même par une perſuaſion contraire : c'étoit évidemment les deſirs de Sa Majeſté.

Je ſuis bien fâché, Meſſieurs, d'être forcé de vous dire que j'ai été dans l'erreur, & qu'après avoir lu votre rapport, il m'a paru qu'il s'en

falloit de beaucoup que vous eussiez rempli ce plan en entier.

Je ne doute point que les lumieres que vous avez acquises par vos recherches ne vous aient paru suffisantes pour fixer votre maniere de penser, & sans doute celle des sçavans & des gens d'esprit comme vous; mais je ne puis m'empêcher de croire que dans votre examen vous avez omis plusieurs des moyens d'éclaircissement les plus propres à répandre la lumiere & la conviction dans une infinité d'esprits, & que ceux que vous avez pris n'ont pas été employés par vous de la maniere la plus propre à produire cet effet. Je vous confesse en particulier que, malgré ma disposition à adopter vos sentimens, malgré mon desir de les trouver bien fondés, votre ouvrage ne m'a point persuadé du tout. Que penser de ceux qui sont dans des dispositions toutes contraires aux miennes?

Il m'a semblé sur-tout que vous aviez omis deux moyens d'éclaircissement bien capables de jetter un grand jour sur cette affaire, ou du moins de prévenir bien des difficultés. Je vais avoir l'honneur de vous les exposer.

Le premier étoit de vous adresser à M. Mesmer, pour être instruit de sa doctrine, au lieu de vous adresser à M. Deslon; ce n'est pas,

Meſſieurs, que je ne croie celui-ci aſſez inſtruit du Magnétiſme animal, pour vous fournir toutes les notions dont vous aviez beſoin; je ſuis perſuadé comme vous, & par les mêmes raiſons, que M. Deſlon n'ignore rien de tout ce qui peut être utile de connoître de cette doctrine; mais M. Deſlon n'étant que le diſciple de M. Meſmer, pouviez-vous préſumer que tout le monde ſeroit auſſi raiſonnable que moi ſur cet article? ne ſçaviez-vous pas qu'une infinité de gens ſont prévenus d'un ſentiment tout oppoſé; & qu'ils s'y croient bien fondés, & par les proteſtations réitérées de M. Meſmer, qui déſavoue formellement M. Deſlon pour ſon Éleve, & par les aveux mêmes de M. Deſlon, qui aſſure ne point tenir ſes connoiſſances de ce Docteur. Je ſçais que les proteſtations de l'un & les aveux de l'autre roulent ſur une équivoque que vous avez fort bien démêlée, en diſtinguant, dans la doctrine de M. Meſmer, ce qu'elle a d'eſſentiel, des explications & des ſyſtêmes par leſquels il prétend en expliquer la théorie éloignée & ſpéculative; mais une infinité de gens ne ſentant point toute la valeur de cette diſtinction, demeureront perſuadés que M. Deſlon n'eſt point ſuffiſamment inſtruit du Magnétiſme animal, & & que vous n'avez pu en acquérir chez lui une

idée juſte : & par cette raiſon, votre travail ſera pour eux un travail inutile. Cependant vous étiez chargés de les éclairer & de les perſuader comme les autres : pour remplir cette commiſſion dans toute ſon étendue, vous deviez donc vous adreſſer à M. Meſmer.

Voici un ſecond moyen dont l'omiſſion vous ſera ſûrement reprochée par un bien plus grand nombre de perſonnes ; car les partiſans de M. Deſlon ſe joindront indubitablement à ceux de M. Meſmer, pour vous en témoigner leur mécontentement, & peut-être ſeront-ils ſuivis, les uns & les autres, par tous ceux qui n'ont pris parti ni pour l'un ni pour l'autre.

On convient que le fluide magnétique ne frappe point nos ſens par lui-même, ou qu'il ne les frappe que d'une maniere ſi équivoque, qu'elle doit être regardée comme nulle ; mais on préteud que ſa réalité n'en eſt pas moins conſtatée par des effets qui ne peuvent être attribués à aucun autre agent. Pour prouver cette aſſertion, on en préſente de deux eſpeces, comme vous le ſavez ; des effets qui ne ſont que momentanés, ſur l'économie animale, & qu'on éprouve ſur-tout dans le temps qu'on eſt magnétiſé ; & des effets plus durables, que l'on appelle *effets curatifs*.

Quand on feroit voir que les effets momentanés peuvent s'expliquer fans avoir recours à ce fluide, fon exiſtence n'en feroit pas moins établie, ſi des effets curatifs bien conſtatés exigeoient qu'on admît cet agent pour en expliquer la cauſe. Pour prouver qu'on n'eſt point obligé de l'admettre du tout, il falloit donc examiner ces deux eſpeces d'effets, au moins dans le cas où ſon exiſtence n'auroit pas réſulté de l'examen des deux; & c'eſt ce que vous n'avez pas jugé à propos de faire : vous avez cru pouvoir & devoir même vous en tenir à l'examen des effets momentanés; croyez-vous, en prenant ce parti, vous être conduits d'une maniere fort propre à perſuader bien du monde? Il y a peu d'apparence.

Je ſais qu'en agiſſant ainſi, vous avez cru agir ſagement, parce que, poſant pour principe (p. 12.) que la cauſe des guériſons eſt toujours incertaine, vous avez penſé que faire dépendre l'examen de la réalité du M. a. de celui des cures attribuées à cet agent, ce feroit ſuivre une voie pleine d'illuſion, & qui n'eſt propre qu'à égarer ceux qui la ſuivent. Mais M. eſpérez-vous que bien des gens adopteront votre principe? Pour pouvoir vous en ſervir, il faut le prendre dans toute ſa généralité, & ſans faire

aucune exception ; or pris de cette manière, pensez-vous qu'il sera regardé comme vrai par bien du monde ? Pour moi je le crois très-faux ; & je doute fort que, même parmi les Médecins, il y en ait beaucoup qui soient de votre sentiment.

Je suis persuadé, comme vous, que la nature a beaucoup de part à la guérison des maladies, qu'elle en est même le principal agent. *Natura morborum curatrix*, mais je suis également persuadé de la nécessité des remèdes dans une infinité de cas, & que l'action de la nature a souvent besoin d'être dirigée par le Médecin : je sais encore que lorsque l'on joint l'action des remèdes à celle de la nature, il est souvent fort difficile de démêler dans les guérisons jusqu'à quel point la nature & les remèdes y ont contribué ; mais je n'en suis pas moins convaincu qu'il y en a dont la vraie cause n'est point incertaine. Doute-t-on, par exemple, de l'efficacité du quinquina dans la cure des fièvres intermittentes sans complication ? de celle du mercure dans la guérison de certaines maladies qu'on est dispensé de nommer ? Combien d'exemples semblables ne pourrois-je pas vous donner ? En général, si l'on voyoit des maladies qui ont toujours passé pour incurables, comme les vrais

cancers, céder, non pas une fois, mais trente & quarante fois dans un petit eſpace de tems, à un remède nouveau, pourroit-on balancer à regarder ce remède comme la cauſe de leur guériſon? de même, ſi l'on voyoit un grand nombre de ces maladies, qui guériſſent ſouvent par l'opération de la nature ou des remèdes, mais qui ne guériſſent ordinairement qu'au bout d'un certain tems, après l'uſage d'une méthode nouvelle ou d'un remède nouveau, guérir, & guérir ſolidement dans une eſpace de tems, de la moitié, des deux tiers plus court, pourroit on jetter des doutes ſur la vertu de ce remède ou de cette méthode? il eſt donc certainement des cas où la guériſon n'eſt point équivoque.

Non, Meſſieurs, votre principe n'eſt point vrai dans ſa généralité, il n'a jamais été admis par nos peres, & il n'a peut-être jamais été avancé que par vous. Comment ſur un pareil fondement avez-vous donc cru pouvoir, devoir même refuſer d'examiner les effets curatifs attribués au Magnétiſme animal en appuyant ce refus d'un motif auſſi contraire à la raiſon? ne deviez-vous pas prévoir qu'on pourroit penſer que vous n'en aviez point d'autres que la crainte de trouver ces effets trop bien prouvés?

Je ſçais que vous ne vous en tenez pas à cette

raiſon, vous en alléguez une autre; c'eſt la difficulté de cet examen, & la longueur du tems qu'il exigeroit. Il faudroit, dites-vous, une infinité de cures, & peut-être l'expérience de plusieurs ſiècles, pour compenſer l'incertitude qui a lieu ſi ſouvent ſur ce point. Non, Meſſieurs, il ne faut point une infinité de cures, ni l'expérience de pluſieurs ſiècles pour fixer le jugement des gens raiſonnables ſur les effets curatifs dont il s'agit. Le moyen de parvenir à la certitude qu'on peut deſirer ſur un pareil objet, vous a été tracé par l'Auteur de l'*Examen ſérieux & impartial du Magnétiſme animal*. Vous avez eu, ſans doute, raiſon de ne pas vous jetter dans l'examen des cures déjà citées par les partiſans du Magnétiſme animal; il étoit peut être impoſſible d'obtenir quelque certitude par cette voie; mais il falloit embraſſer le moyen indiqué par cet Auteur. Avec le ſecours du Gouvernement, qui ne s'y refuſeroit pas, il ſeroit facile dans ſon exécution, & bien mis en uſage il ne peut mener à l'erreur. Il ne demande qu'une année de travail; les réſultats d'une pareille expérience, quels qu'ils ſoient, convainqueroient tout le monde.

Il eſt donc vrai, Meſſieurs, qu'en refuſant d'examiner les effets curatifs, vous avez omis

un second moyen d'éclaircissement des plus capables de jetter une lumiere vive, & de persuader.

Ainsi voilà deux moyens importans d'éclairer le public, & de prévenir les plus grandes difficultés, dont vous n'avez fait aucun usage, quoiqu'il fût très facile de les employer, & que tout semblât vous en faire la loi.

J'ai peine à croire qu'ils eussent pu être suppléés par ceux que vous leur avez préférés, quand même vous les auriez employés de la maniere la plus propre à produire l'effet que vous vous proposiez ; & malheureusement, après avoir bien considéré celle dont vous avez procédé à l'emploi de ces moyens, je suis forcé de reconnoître qu'il s'en faut beaucoup que vous ayez pris la meilleure.

Ces moyens sont, l'examen de ce qui se passoit au traitement commun chez M. Deslon, & différentes expériences que vous avez faites en particulier. Or il me semble que vous n'avez employé ni l'un ni l'autre de ces moyens de la manière la plus propre à éclairer & persuader le public.

A l'égard du premier vous avouez, « que » chacun de vous s'est contenté de se transpor- » ter plusieurs fois au traitement général, &

» qu'après avoir pris le coup-d'œil il vous a
» semblé que le traitement public ne pouvoit
» pas devenir le lieu de vos expériences, parce
» que la multiplicité des effets est un premier
» obstacle à un examen que l'on veut bien faire,
» & qu'on voit trop de choses à la fois, pour en
» voir bien une en particulier; qu'il vous a
» paru que des malades distingués qui viennent
» au traitement pour leur santé, pourroient être
» importunés par les questions, & que le soin de
» les observer pourroit, ou les gêner ou leur dé-
» plaire, & que vous-même pourriez être gênés
» par discrétion, & qu'en conséquence vous
» avez arrêté que votre assiduité n'étant point
» nécessaire à ce traitement, il suffisoit que quel-
» ques-uns de vous y vinssent de tems en tems,
» pour confirmer les premières observations, en
» faire de nouvelles s'il y avoit lieu, & en ren-
» dre compte à la Commission assemblée ». Il
est donc avoué par vous, Messieurs, que vous
n'avez vû que rarement ce qui se passoit chez
M. Deslon.

Mais quelle conséquence pensez-vous qu'on pourra tirer de cet aveu? Deux fort naturelles. La premiere, que bien des faits importans ont pu vous échapper, car il faut convenir que certains faits très-importans ne se montroient pas

tous les jours, ni à toutes les séances. Il y en avoit même qui se montroient fort rarement; la seconde, que vous avez pu mal voir une partie de ceux que vous avez vus, & cette seconde conséquence paroîtra d'autant plus juste, que vous avez dit vous-même, ainsi que je viens de le rapporter, que la multitude des objets est un obstacle à un examen qu'on veut bien faire, & qu'on voit trop de choses à la fois, pour en voir bien une en particulier. Ces réflexions sont judicieuses; il n'y avoit d'autre moyen pour éviter ces inconvéniens, que d'assister pendant long-tems & avec assiduité au traitement général : par cette fréquentation, par cette assiduité, les objets les plus multipliés s'arrangent dans la tête, & on parvient à les bien voir chacun en particulier. Ainsi, de votre aveu, vous avez non-seulement pu, mais vous avez dû mal voir ce qui se passoit chez M. Deslon; si donc ces deux défauts se rencontrent effectivement dans l'examen que vous avez fait, n'auroit-on pas droit de dire que vous n'avez pas employé ce premier moyen d'une maniere propre à parvenir au but de votre commission?

Or, ces deux défauts se montrent visiblement dans cet examen; le compte que vous rendez dans votre rapport, de ce que vous avez observé

dans ces assemblées, le prouve manifestement. Vous n'y parlez point de plusieurs faits très-importans qui s'y sont passés, pendant que vous vous occupiez de votre commission; vous ne les avez donc pas vus : vous en exagérez d'autres singulièrement. Vous les avez donc mal vus; c'est ce que je vais vous prouver par quelques exemples.

Vous ne parlez point, Messieurs, dans votre rapport du fait qui étoit peut-être le plus digne d'attention chez M. Deslon, c'est l'espèce particulière de crise du jeune homme de douze ans qui vous a été mené à Passy pour l'expérience de l'arbre; je vais vous en présenter le détail. Ce jeune homme, que l'on ne peut en aucune maniere soupçonner de fiction, paroissoit très-sensible au Magnétisme animal; après avoir été touché pendant quelques minutes, souvent même après avoir seulement assisté assez peu de tems au baquet, il avoit quelques convulsions assez légeres, & qui duroient fort peu. Si-tôt qu'elles étoient cessées, il entroit dans un état assez semblable à celui où l'on peint les somnambules : ses yeux paroissoient fixes, mais ouverts; ses lèvres serrées s'avançoient de maniere qu'il ne pouvoit proférer aucune parole. Dans cet état, qui duroit plus ou moins, souvent plusieurs

heures, il aimoit à magnétiser; souvent par une suite de ce goût, il prenoit la place de ceux qui magnétisoient, & on la lui cédoit volontiers, parce que comme il magnétisoit fort bien & très-efficacement, on savoit que les malades aimoient à être magnétisés par lui; on remarquoit qu'il savoit très-bien découvrir & désigner dans cet état le siége du mal ou sa cause, & l'expérience en a été faite un grand nombre de fois. Cet état de somnambule finissoit par quelque légère convulsion, après laquelle il reprenoit son état naturel; & dès ce moment, le goût de magnétiser disparoissoit entièrement, ainsi que le talent de discerner le siége du mal; il devenoit spectateur indifférent de tout ce qui se passoit, & assuroit ne se souvenir en aucune maniere de tout ce qu'il avoit fait dans son état de crise.

Je l'ai vu bien des fois dans cet état, parce qu'il avoit fort souvent de ces crises; en voici une circonstance singulière, que je n'ai vu qu'une seule fois. Etant tombé en crise après quelques convulsions comme à l'ordinaire, il prit la place d'un Médecin qui magnétisoit une jeune Dame, laquelle étoit elle-même dans une crise d'assoupissement, interrompu par des convulsions assez violentes, mais de peu de durée : il la magnétisa;

tisa pendant quelque tems ; & lorsque cette Dame tomboit en convulsion, il se levoit prestement pour empêcher que sa tête ne frappât contre le mur, près duquel se trouvoit le fauteuil sur lequel elle étoit assise, &, dès que la convulsion étoit cessée, il se remettoit sur son siége pour continuer de la magnétiser. Sa crise cessa, il quitta aussi-tôt cette Dame, & un autre prit sa place : environ une demi-heure après, ce jeune homme retomba en crise, & il fut à un autre malade, qui étoit aussi en crise convulsive, & qu'un Médecin magnétisoit : il prit la place de ce Médecin, après avoir dégagé fort adroitement les jambes de ce malade des barraeux d'une chaise dont d'autres n'avoient pu le dégager, à cause de leur roideur convulsive, & se mit à le magnétiser. Quelque tems après, ce malade se lève de son fauteuil, prend ce jeune homme, le met sur ses genoux, & le magnétise à son tour pendant sept ou huit minutes. Le jeune homme se remet à sa place, & remagnétise son malade, qui, au bout d'un demi-quart d'heure, recommence à le magnétiser, comme il avoit déjà fait. Cette alternative eut lieu plusieurs fois : ensuite le jeune homme étant sur les genoux de l'autre, ils se mirent à se magnétiser mutuellement en même tems, ce qui

dura fort long-tems. Comme il étoit tard, & que M. Deſlon n'étoit pas préſent, on crut devoir les ſéparer, & deux domeſtiques vinrent enlever adroitement de deſſus les genoux de ſon co-Magnétiſeur, le jeune homme qui, entre les bras de ces gens, fit les plus grands efforts pour leur échapper & rejoindre celui dont on venoit de le ſéparer; malgré ſa réſiſtance, on le tranſporte dans une autre chambre, ſéparée par une anti-chambre commune de celle où il étoit, & dans cette autre chambre, il continue à ſe débattre encore un certain temps, pour retourner à ſon homme. J'ai obſervé toutes ces circonſtances, parce que de temps en temps je paſſois d'une chambre dans l'autre, pour ne rien perdre de ce fait. Enfin, ſa criſe ceſſée, on le laiſſa retourner librement dans la premiere ſalle, où l'autre malade, qui depuis ſa ſéparation avoit de ſon côté fait les plus grands efforts pour ſe rejoindre à lui, continuoit à ſe débattre de toutes ſes forces, entre les bras de cinq ou ſix hommes, qui avoient la plus grande peine à le retenir. Le jeune homme rentré devint, comme beaucoup d'autres, ſpectateur tranquille des mouvemens violens que continua à ſe donner cet autre malade pendant bien un quart-d'heure, pour le rejoindre en paſſant dans l'autre ſalle,

quoiqu'il fût sous ses yeux. Enfin la crise de celui-ci cessa aussi, & il paroissoit fort fatigué, au lieu que le jeune homme ne le paroissoit point du tout : ni l'un ni l'autre, pendant toute cette scene, n'avoit proféré une seule parole. Le jeune homme m'assura encore cette fois qu'il ne se souvenoit de quoi que ce soit. Vous connoissez, Messieurs, ces deux personnes, & je suis bien assuré que ni l'un ni l'autre ne vous sont suspectes.

Je vous rapporte ce fait avec toutes ses circonstances, parce que je l'ai suivi avec la plus grande attention, qu'il est le plus extraordinaire de ceux que j'ai vu chez M. Deslon, & celui qui m'a paru le plus difficile à expliquer par l'imagination, par l'imitation, par les attouchemens, & même par la volonté; causes auxquelles j'étois aussi porté que vous à attribuer la plupart des autres faits dont j'étois témoin : il n'a tenu qu'à vous de le voir comme moi, parce qu'il s'est passé lorsque vous aviez commencé à venir au traitement.

Je n'ai pu voir tous les faits de cette espece qui se sont passés chez ce Docteur, parce que je n'ai pas suivi son traitement plus d'un mois. D'autres que moi vous en citeront peut-être d'aussi singuliers ; on en voit de pareils chez

M. Meſmer. Je ne demande pas au reſte que vous croyez celui que je viens de vous raconter, quoiqu'il ſoit très-véritable dans toutes ces circonſtances. Pour croire de pareils faits, il faut les avoir vus; je ne crois pas moi-même tout ce qui eſt raconté des ſomnambules de Buſancy par M. Cloquet: mais je dis que vous ne deviez pas, en manquant d'aſſiduité au traitement de M. Deſlon, vous expoſer au reproche de n'avoir pas pris le ſeul moyen de voir les faits les plus capables de prouver l'exiſtence du Magnétiſme. Pour inſtruire & perſuader les autres, il ne falloit pas négliger les moyens les plus propres à vous inſtruire vous-mêmes. Le ſecond inconvénient de ce défaut d'aſſiduité, a été de voir mal & très-mal ce que vous avez vu: je viens de vous prouver, par vos propres paroles, que vous avez dû mal voir; ne trouvez donc pas mauvais que je vous diſe que vous avez mal vu, & que je vous le prouve. Non, Meſſieurs, vous n'avez pas bien vu, & le tableau que vous donnez dans votre rapport de ce qui ſe paſſoit chez M. Deſlon, en fournit les preuves; il n'eſt point exact, à beaucoup près; les convulſions n'y étoient point, comme vous le dites (p. 6.), extraordinaires par leur nombre; 3 ou 4, tout au plus par ſéance, ſou-

vent une ou deux, quelquefois point du tout ſur une quarantaine de malades qui étoient autour d'un baquet : ce n'eſt pas aſſez pour dire qu'elles étoient *extraordinaires par leur nombre*. Mais votre imagination a dû vous les multiplier, pour rendre plus vraiſemblable la cauſe à laquelle vous les attribuez.

Si vous ne parlez que des convulſions que vous avez voulu expliquer, il n'eſt point vrai non plus, comme vous le dites, page 7, que le ſpectacle de ces convulſions offre quelque choſe de fort étonnant, & *qu'on ne puiſſe s'en faire une idée quand on ne l'a point vu*. Chez M. Meſmer, ce n'eſt point un ſpectacle du tout, parce que chez ce Docteur, lorſqu'une perſonne paroît ſur le point de tomber en convulſion, on la fait paſſer dans une autre ſalle, appellée *la ſalle des criſes*, où ne paſſent avec elle que ceux qui la ſecourent. Chez M. Deſlon, c'en eſt un fort peu frappant, parce qu'on conduit ces perſonnes à un fauteuil dans un angle de la ſalle, & qu'étant environnées de ceux qui les ſecourent, & de quelques Médecins qui veulent ſuivre ſa criſe, à peine ſont-elles vues par les autres malades, ſur qui elles ne paroiſſent faire aucune impreſſion, & qui n'ont pas même l'air d'y penſer.

« Ces ſympathies qui s'établiſſent, ces malades

» qui se cherchent exclusivement, qui se pré-» cipitent l'un vers l'autre, se sourient, se parlent » avec affection & adoucissent mutuellement » leurs crises, » sont des faits qui sans doute se voient très-rarement, puisque pendant un mois que j'ai été très-assidu au traitement, je n'ai vu de cette espece que celui du jeune homme de 12 ans, dont je vous ai raconté l'histoire. Je suppose qu'on puisse le mettre dans cette classe, ce qui est assez difficile ; car il s'y trouve bien des différences. Ce jeune homme & M. B.... ne s'étoient point cherchés exclusivement. Je les ai examinés de très-près depuis l'aventure, & je n'ai pas apperçu entre eux la moindre relation particuliere ; ils ne s'étoient point non plus précipités l'un vers l'autre. Ils ne se sourioient point. Ils ne se sont pas dit un mot pendant tout le temps qu'ils se sont magnétisés. Ni l'un ni l'autre n'a proféré une seule parole pendant tout le temps qu'a duré leur crise, ni même lorsqu'ils faisoient, chacun de leur côté, tous les efforts dont ils étoient capables pour se rejoindre.

Je n'ai point observé non plus cette soumission de tous ceux qui sont magnétisés à celui qui magnétise. Je n'ai point vu que sa voix, un regard, un signe retirât ceux qui étoient en crise

de leur assoupissement réel ou apparent. Je ne nie pas ces faits, puisque vous assurez les avoir vus; mais je suis étonné que les ayant vus, vous n'ayez pas même essayé de les expliquer, ainsi que les précédens; & que vous n'ayez pas choisis pour vos expériences sur le pouvoir de l'imagination, quelques-uns de ceux qui tomboient dans ces états surprenans. Cela vous étoit facile, puisque, à en juger par la maniere dont vous les présentez, ils étoient communs & ordinaires.

Il faudroit, Messieurs, faire des remarques sur presque tous les traits de votre tableau, pour montrer jusqu'à quel point il est peu exact, & combien par-là il donne lieu de croire que vous avez été fidele à la loi que vous vous étiez faite de n'assister que rarement au traitement.

Il seroit difficile de ne pas conclure d'un examen aussi superficiel, qu'il doit être regardé comme non avenu, & qu'il ne peut servir à éclairer & à convaincre qui que ce soit. Aussi, ne paroissez vous pas en faire beaucoup de cas. Vous déclarez ne l'avoir fait que pour y prendre quelques notions qui pussent vous diriger dans les expériences particulieres que vous projettiez, & que vous avez regardeés comme seules capables de vous instruire, & comme suffisantes pour cela. D'où il suit que de votre aveu tout

l'édifice de votre examen du Magnétiſme animal, porte ſur cette baſe. Je dois préſumer que vous n'avez rien négligé pour lui donner de la ſolidité : c'eſt-à-dire, pour trouver, dans ce dernier moyen, toute la lumiere dont vous aviez beſoin, & pous vous éclairer, & pour éclairer les autres. Je vais tâcher de m'en convaincre, car j'aime beaucoup à penſer comme vous, mais je crains beaucoup de n'y pas réuſſir.

Je remarque d'abord que vous convenez n'avoir retiré aucun éclairciſſement de ces premieres expériences particulieres : vous n'avez rien éprouvé vous-même de la magnétiſation; & ſur les dix-huit premieres perſonnes qui ont été magnétiſées après vous, il n'y en a que cinq qui aient ſenti quelque choſe. Mais comme vous n'avez pas cru devoir rien conclure contre le Magnétiſme animal, de ce que ni vous, ni les treize autres n'ont rien ſenti, (parce que vous ſavez que ſouvent on ne ſent rien les premieres fois qu'on eſt magnétiſé, qu'on eſt même quelquefois des mois entiers ſans rien ſentir, quoiqu'enſuite on éprouve des criſes très-fortes, des criſes convulſives); vous n'avez pas cru non plus devoir rien conclure, en ſa faveur, de ce qu'ont reſſenti les cinq autres.

Je ne vous chicanerai point ſur cela, quoique

la différence ſoit grande, parce que ne rien ſentir en cette occaſion ne prouve rien, & ſentir pourroit prouver quelque choſe; mais comme vous en faites l'obſervation, les trois perſonnes qui, ſur les ſept premiers malades magnétiſés après vous, ont ſenti quelque choſe, étoient, comme les quatre autres, des gens du peuple, & par conſéquent pouvoient être ſuſpects du côté de la ſincérité; les deux autres pouvoient l'être du côté de l'imagination. Je conçois que ces conſidérations méritent des égards, & je n'incidente point : ainſi je ſuis d'accord avec vous pour abandonner ces premieres expériences, comme ne prouvant rien. Si vous euſſiez ſenti vous-même quelque choſe, je ne ferois pas plus de difficulté.

Je paſſe à celles que vous aſſurez avoir été faites *ſur un autre plan*. Je vais examiner ſi celles-là donneront, je ne dis pas de ſimples lueurs; car il me faut quelque choſe de mieux, mais des clartés ſuffiſantes pour fixer votre maniere de penſer, & celles de tout le monde ſur l'objet dont il s'agit.

Ma premiere obſervation eſt que (encore de votre aveu) toutes celles que vous avez faites juſqu'à l'arrivée du jeune homme de douze ans à Paſſy, ne prouvent autre choſe, ſinon que

plusieurs des malades qui vont chez M. Deslon, peuvent, ainsi que ceux que vous citez, ou être trompés par leur imagination, ou assurer éprouver ce qu'ils n'éprouvent pas.

Croyez-vous, Messieurs, avoir fait une belle découverte ? falloit-il des expériences répétées pour y parvenir ? Qui doute que parmi les malades de tous les ordres, de tous les caractères, qui vont chez M. Deslon, il ne puisse y avoir, & même en assez bon nombre, des gens suspects, ou du côté de l'imagination, ou même du côté de la sincérité, comme vous croyez en avoir rencontré parmi ceux qui ont servi à vos expériences ? Vous voudrez bien seulement accorder que pour le second point, on peut un peu plus compter sur la plupart des malades de M. Deslon, que sur la plupart des vôtres. Jusqu'ici vos nouvelles expériences ne prouvent que ce qu'il étoit inutile de prouver, puisqu'on ne vous le conteste pas.

Il ne vous en reste donc que trois ou quatre, par lesquelles vous paroissez avoir terminé vos opérations, & par lesquelles, il me semble, que vous auriez dû les commencer, puisqu'elles seules devoient vous paroître propres à vous donner quelques lumieres. Toutes celles qui ont précédé étoient fort inutiles pour cela, & Mes-

ſieurs de la Société royale l'ont bien ſenti ; auſſi ne ſe ſont ils pas amuſé à en faire de pareilles. J'ai bien peur que celles-ci mêmes ne vous conduiſent pas à votre but.

Vous vous êtes propoſé, Meſſieurs, par ces dernières expériences, d'examiner ſi des criſes convulſives, ou des convulſions d'une certaine eſpèce, peuvent être l'effet de l'imagination ou de la volonté ; & vous aſſurez que ce qui s'eſt paſſé chez vous vous en a convaincu. Eh bien, Meſſieurs, je crois votre recit comme ſi j'avois été préſent à vos expériences. J'admets les quatre faits dont vous rendez compte avec toutes leurs circonſtances. Je penſe comme vous, que ces convulſions ont eu pour cauſe, ou l'imagination ou la volonté. J'en conclus même comme vous, que chez MM. Meſmer & Deſlon, des convulſions ſemblables à celles dont vous faites l'hiſtoire, ont pu avoir les mêmes cauſes. Cette conſéquence eſt très-juſte : mais, Meſſieurs, à quoi peut-elle vous mener pour l'objet de vos recherches ? Ne voit-on rien chez ces Docteurs de plus difficile à expliquer que les faits de ces expériences ? C'eſt ce dont il eſt queſtion, & ce qu'il falloit prouver ; & vous ne l'eſſayez ſeulement pas, quoique dans votre tableau, tout imparfait qu'il eſt, vous indiquiez quelques-uns

de ceux que l'on croit ſupérieures à ces cauſes. MM. de la Société Royale, qui ont obſervé comme vous de ces faits ſinguliers & en plus grand nombre que vous, ont apperçu cette différence, & l'ont avancée. Il eſt vrai qu'ils n'en ont pas conclu la réalité du magnétiſme animal, ils n'ont pas même cru devoir les diſcuter, à cauſe, diſent-ils, de leur rareté & de leur ſingularité : mais ils en font du moins mention, ils conviennent les avoir vus, & ils reconnoiſſent la difficulté de les expliquer par vos agens. On pourra examiner ailleurs s'ils ont bien raiſonné. Pour vous, Meſſieurs, vous avez trouvé plus court & plus commode de n'en point parler du tout, dans l'endroit de votre ouvrage où il étoit indiſpenſable de le faire pour les nier ou les expliquer ; cela me paroît auſſi ſingulier que ces faits eux-mêmes.

Ne penſez pas, Meſſieurs, que ſi des gens ſensés ont cru devoir admettre l'exiſtence d'un agent extraordinaire dans ce qu'on appelle Magnétiſme animal, ce ſoit ſur des faits ſemblables à ceux qui ont eu lieu dans vos expériences particulières. S'ils n'en euſſent vu que de cette eſpèce, quoiqu'infiniment plus multipliés, quoiqu'infiniment moins ſuſpects que les vôtres, du côté des perſonnes, ils n'y auroient pas plus

apperçu que vous la néceffité d'un agent extraordinaire. Ce qui les y a forcés, ce font ces autres faits, ou que vous n'avez point vus, ou que vous avez mal vus; & que vous auriez vus, & bien vus comme eux, fi comme eux, vous euffiez fuivi avec affiduité & pendant un affez long-tems, les traitemens de M. Deflon. Réfléchiffez, je vous prie, Meffieurs, fur la manière dont vous avez procédé, on vous dit : nous croyons devoir admettre un agent extraordinaire dans ce qu'on appelle Magnétifme animal; mais ce ne font ni les froids, ni les chaleurs, ni les fueurs, ni les oppreffions, ni les toux, ni les dévoyemens, ni même la plupart des convulfions qui nous y engagent; tout cela peut être attribué, ou aux attouchemens, aux preffions, aux frictions, ou à l'imagination, ou à l'imitation, ou à la volonté, comme vous le dites fort bien, & comme nous le favions fort bien avant que vous le difiez; ce font d'autres faits, comme celui des fomnambules, celui du baffin de Meudon & celui du Jardin de Soubife, l'action du Magnétifme animal fur des perfonnes qui ignorent qu'on les magnétife, qui ne s'en doutent pas même, &c. enfin ce font un grand nombre de guérifons qui nous femblent ne pouvoir être attribuées aux caufes ordinaires; &

vous examinés ces faits que nous reconnoiſſons ne rien prouver, en laiſſant de côté tous ceux qui nous paroiſſent prouver quelque choſe. Il me ſemble entendre un Avocat dans la cauſe d'un homme accuſé de vol ou d'aſſaſſinat, diſcuter habilement les dépoſitions de ſeize témoins entendus dans l'affaire, prouver très bien qu'elles ne ſont point concluantes contre ſon client, ne rien dire de celles de quatre autres qui ont dépoſé *de viſu* ; & prétendre avoir démontré qu'il eſt innocent. En vérité, il falloit écrire dans une langue inconnue, ou du moins orner votre rapport de grands calculs algébriques bien obſcurs : ce public eſt auſſi inſtruit que ſi vous l'aviez fait.

Je dois cependant avouer ici une obligation qu'il vous a, je la crois très-réelle : c'eſt pour ces ſages réflexions que vous faites à la fin de votre rapport ſur le danger des convulſions excitées par les pratiques du magnétiſme, ou feintes à ſon occaſion. Je ſuis charmé de me trouver ici d'accord avec vous ; je ne les ai jamais crues un moyen de guériſon, je n'ai même jamais héſité ſur leurs inconvéniens, & il m'a toujours ſemblé qu'il ne falloit point magnétiſer du tout les perſonnes ſujettes à y tomber, ou le faire de maniere qu'elles n'y tombaſ-

fent pas ; ce que je ne crois point du tout impoffible. Auffi, lorfque j'ai magnétifé chez M. Deflon, ai-je toujours évité de m'adreffer à d'autres malades qu'à ceux que je favois n'y pas tomber. Si cependant l'expérience prouvoit que ces convulfions ne font chez certaines perfonnes qu'une fuite inévitable des ébranlements de nerfs néceffaires à leur guérifon, & que plufieurs ont été guéries, fans que ces convulfions ayent eu aucun effet fâcheux ; il feroit peut-être fage de faire une compenfation entre le mal à guérir & le danger à craindre.

Malgré ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire, Meffieurs, ne me regardez pas, je vous prie, comme un partifan décidé du Magnétifme animal. Je demeure dans le doute où j'étois avant vos opérations & votre rapport. Je fuis fâché que vous ne m'en ayez pas tiré ; cela étoit impoffible par les moyens que vous avez pris. Le feul propre à fixer mon opinion, &, ce me femble, celle du Public, eft l'expérience des deux falles de malades propofée par l'Auteur de l'Examen férieux & impartial du Magnétifme animal ; je vous en parle encore pour vous fupplier d'employer votre crédit à en procurer l'exécution : elle eft fort différente du foible effai demandé par M. Mefmer à la Faculté

de Médecine; il n'en pouvoit ſortir qu'une foible lueur, au lieu de la pleine lumiere qui réſulteroit de cette expérience bien faite (1).

Si mes obſervations, Meſſieurs, ne vous ont pas tout-a-fait plu, j'ai été bien éloigné de l'intention de vous bleſſer; elles n'ont eu pour principe que l'amour de la vérité, & perſonne n'eſt plus pénétré que moi de vénération pour vos perſonnes, & d'eſtime pour vos talens. Au reſte, ſi j'ai eu le melheur de vous déplaire, vous êtes bien vengés par les applaudiſſemens que votre rapoort a reçu dans une aſſemblée nombreuſe de la Faculté de Médecine de la Capitale. Ces graves Docteurs l'ont regardé ſans doute comme un arrêt en leur faveur dans un procès, au gain duquel ils croyoient apparemment attachée la conſervation de leur état. Cela prouve bien qu'ils n'avoient guère examiné leur affaire. S'ils l'euſſent connue, ils n'auroient pas

(1) Il faudroit que M. Meſmer eût une pleine liberté de joindre au Magnétiſme animel tels autres remedes qu'il jugeroit à propos; ſans cela, les malades qui lui ſeroient confiés courroient de trop grands riſques. On ne ſeroit pas moins en état de juger de l'utilité du Magnétiſme animal, parce qu'il ſuffiroit pour cela que ſes malades guériſſent en plus grand nombre, ou plus promptement que ceux de l'autre ſalle.

eu

eu si grand peur ; ils auroient vu que le Magnétisme animal ne pouvoit leur faire aucun tort; qu'il ne pouvoit même en gagnant sa cause que leur fournir un nouveau moyen de guérison; car il est impossible qu'il puisse jamais être regardé comme un remède universel. M. Mesmer qui l'a dit & redit, ne le croit pas lui-même, puisqu'on le voit tous les jours y joindre d'autres remèdes. (Il avertit, il est vrai, qu'il n'appelle pas remèdes des saignées, des vomitifs, des purgatifs, des bains, &c. &c.) Si son utilité dans les maladies est jamais constatée, son administration, comme celle de tous les autres moyens de guérison, aura toujours besoin d'être dirigée par les Médecins; parce que, comme les autres remèdes, il ne pourra convenir ni dans toutes les maladies, ni dans toutes les circonstances des maladies auxquelles il pourroit convenir d'ailleurs.

Cet enthousiasme qui s'est montré dans l'assemblée du 24 Août, n'a pourtant pas dû surprendre le Public. C'étoit un premier mouvement, & la plupart des Docteurs n'avoient pas lu votre rapport, ou ne l'avoient lu qu'en courant. Ce qui a dû étonner, c'est ce qui s'est passé dans celle du 28 du même mois. On avoit eu le tems de la réflexion; on avoit eu celui de

lire & relire cette pièce, & d'appercevoir toute l'insuffisance des moyens que vous aurez pris; car plus on la lit, & plus on en est frappé.

C'est dans cette assemblée qu'on a vu ces Docteurs rejetter d'une commune voix un avis très-sensé, & dont l'exécution pouvoit faire le plus grand honneur à la Faculté : cet avis étoit qu'elle nommât des Commissaires pour faire un examen plus complet, un examen qui pût résoudre toutes les objections tirées de différens faits qui n'avoient point été examinés, & qui semblent prouver la réalité du Magnétisme animal. Rien n'étoit plus régulier que cette nomination de Commissaires, parce que ceux qu'on avoit entendus, quoique Membres de la Faculté, n'étoient point ses Commissaires; ils n'avoient point été nommés par elle, mais par le Roi; & la Faculté n'avoit encore fait aucune démarche pour connoître le Magnétisme animal.

Qui le croiroit? au-lieu d'adopter un avis si raisonnable, on a mieux aimé s'amuser à chicaner quelques jeunes confreres qui avoient fait ce que tous les autres auroient dû faire, qui étoient allés, ou chez M. Mesmer, ou chez M. d'Eslon l'un des Membres de leur Corps, non pour adopter ou rejetter le Magnétisme animal, mais pour le connoître, & se mettre

en état de le juger. S'ils avoient magnétisé eux-mêmes, ce n'avoit été que pour acquérir plus de lumieres sur ce Phénomene. Ils n'avoient fait en cela que suivre l'exemple des Commissaires dont on avoit tant exalté la conduite. Ces jeunes Docteurs, élevés dans les sentimens du plus profond respect pour leurs anciens, pour éviter l'orage dont ils se voyoient menacés, se sont hâtés de déclarer qu'ils renonçoient au Magnétisme animal, qu'ils n'avoient jamais adopté. On ne s'est pas contenté de cette déclaration, à laquelle ils n'étoient point obligés : on les a fait sortir pour délibérer apparemment si l'on s'en contenteroit, & le résultat de la délibération a été un décret qui reçoit leur déclaration, & qui porte que l'intention de la Faculté est qu'aucun de ses Membres ne soit fauteur du Magnétisme animal, & que ceux qui sont absens seront cités pour déclarer leur sentiment. Ce décret ne porte point que la déclaration sera signée, mais il y a lieu de croire qu'il en viendra bientôt un second qui l'ordonnera. Car, par provision, on l'a fait signer de ceux qui étoient présens. Ainsi, voilà bientôt un nouveau formulaire établi dans la Faculté de Médecine, comme il y en a depuis long-temps dans celle de Théologie. Ce qui me flatte beaucoup en ceci, c'est que la Faculté de Paris

ayant pris des engagemens ſans aucun examen préalable, ſi l'affaire étoit portée au Parlement, comme cela pourroit bien arriver, (car M. Meſmer paroît bien fondé à ſe plaindre qu'on ait jugé ſa doctrine ſans l'avoir appellé), le Parlement, obligé ſans doute de nommer de nouveaux Commiſſaires, & ne pouvant les prendre dans la Faculté, ſeroit forcé de les choiſir en Province.

Il faut, Meſſieurs, que vòtre rapport ait paru bien admirable à ces ſages Maîtres, pour les avoir engagé à des démarches ſi extraordinaires; cela doit bien vous dédommager de la foible critique d'un Médecin de Province, & même de celle du Public, qui n'applaudit pas trop à votre ouvrage.

J'ai l'honneur, &c.

Ce 18 *Septembre.*